

Le cycle de la violence postcoloniale, version Soderbergh

Entre le Guyana et Manhattan, le réalisateur et son scénariste, Ed Solomon, organisent le chaos du crime et de la vengeance

CANAL+
JEUDI 22 – 21 H 00
SÉRIE

Il faut un peu de patience pour discerner la forme qu'annonce le titre de la série. Au début, on ne distingue que des points discontinus : deux adolescents quittant leur Guyana natal pour New York ; une entreprise familiale vouée à la promotion des produits culinaires du chef Jeff (Dennis Quaid) ; une cheffe de gang (CCH Pounder) qui s'enrichit en touchant les assurances-vie de SDF qu'elle a fait assassiner ; une agente des services d'immigration (Zazie Beetz) qui se rêve en Eliot Ness.

Ces arcs commencent à se rapprocher au moment de l'enlèvement du petit-fils de chef Jeff, aux abords du bel appartement sur la V^e Avenue de ses parents (Claire Danes et Timothy Olyphant), couple que l'on devine au bord du divorce. Pour libérer l'adolescent, les ravisseurs demandent 314159 dollars (291705 euros), à remettre au centre d'un cercle tracé sur le sol de Washington Square.

Cette obsession pour la forme circulaire ne relève que très superficiellement de la magie. Ed Solomon, le scénariste, et Steven Soderbergh, le réalisateur (et directeur de la photo, et cadreur et monteur, comme à son habitude),

démontent en six épisodes un cycle de prédation et de vengeance qui s'inscrit parfaitement dans l'inégalité des échanges Nord-Sud.

Jouets du destin

Ce qui semblait relever de la coïncidence dickensienne (la méprise qui fait tourner l'enlèvement au fiasco) procède en fait d'une logique implacable, faite de mensonges et de lucre. Chaque person-

nage se heurte à la quasi-impossibilité de quitter la place que la société et l'histoire lui ont assignée. D'où une sensation de claustrophobie, d'autant plus douloureuse que ces jouets du destin affirment avec force leur humanité, par la grâce d'une distribution qui fait coexister des stars capables de renoncer à leur aura (Timothy Olyphant en époux blessé, incapable de tenir son rang) et des se-

conds rôles qui imposent leur personnage comme une évidence (parmi eux, Phaldut Sharma, dans le rôle du séide de la redoutable M^{me} Mahabir, cadre moyen du crime, bon père de famille).

Soderbergh les filme de très près, sans autre souci que de capturer les querelles qui font voler en éclats des décennies de silence, les discussions oiseuses qui aboutissent à des condamna-

tions à mort, les épiphanies qui indiquent un autre chemin. Le reste – le décorum des bas-fonds, l'opulence des grands appartements – est enregistré avec la rigueur et la distance d'un légiste.

Solomon s'est inspiré d'*Entre le ciel et l'enfer* (1963), long-métrage d'Akira Kurosawa, pour ne garder finalement que l'idée de l'erreur sur la personne à kidnapper et la collision entre deux mondes. Peu à peu, dans la cacophonie de violence, on distingue une musique plus douce qui chante l'apaisement, la réparation. Ce n'est peut-être pas si étonnant de la part d'un cinéaste fasciné par la médecine, le soin, qui a autant filmé les bistrotiers que les couteaux, les remèdes que les poisons.

Lorsque le cercle se referme, scénariste et réalisateur auront mis chaque personnage face aux conséquences de ses actions passées. Il y a quelque chose de satisfaisant dans cette distribution de rédemptions et de damnations. Elle jure quand même un peu brutalement avec le chaos que Soderbergh a savamment organisé au long de ces six épisodes. ■

THOMAS SOTINEL

Full Circle, d'Ed Solomon, réalisée par Steven Soderbergh. Avec Claire Danes, Timothy Olyphant, Zazie Beetz, CCH Pounder (EU, 2024, 6 × 52 min).



Timothy Olyphant, Claire Danes et Dennis Quaid, dans « Full Circle ». WARNER BROS